

ANGERS 21

Toutes les cultures pour tous

>> Art >

> Exposition >

> Culture >

> Jeunesse >

> Public >>

Dossier de presse

artothèque

galerie de prêt d'Angers

Une collection de Bernard JORDAN dessins



Exposition du samedi 07 juin au dimanche 06 juillet 2008

Abbaye du Ronceray du mardi au dimanche, de 13h à 18h30.

Vernissage à l'Abbaye du Ronceray le vendredi 06 juin à 18h30

Renseignements à l'Artothèque : 02 41 24 14 30



Région
PAYS DE LA LOIRE

Sommaire

Introduction

liste des artistes et des oeuvres

reprographie de quelques oeuvres

paroles croisées

historique de la galerie Bernard Jordan

Danielle Robert Guédon - bibliographie

Bernard Jordan : une collection de dessins

Bernard Jordan ouvre une galerie au début des années quatre-vingt à Paris. Il y défend des artistes vivants qui prennent appui sur les ruptures de la modernité, sans renoncer à la pratique de la peinture, du dessin ou de la sculpture puisqu'ils sont en majorité peintres et sculpteurs. Très tôt, il acquiert des œuvres et constitue au fil du temps une collection où le dessin tient une place prépondérante et régulièrement confirmée par de nouvelles acquisitions.

L'exposition présentée par l'Artothèque donne à voir quelques unes des richesses de cette collection depuis **Pierre Puvis de Chavannes** qui appartient à l'histoire familiale et dont les dessins sont les seules œuvres anciennes de la collection jusqu'à **Eric Snell** ou encore **Paul van der Eerden** pour qui le dessin est une pratique exclusive.

En continuité avec les partis pris du galeriste, mais pas toujours – l'ensemble des œuvres dresse le portrait d'un engagement et d'une sensibilité singulière mais aussi d'une partie de l'histoire actuelle de l'art dont chacun des dessins acquis serait une parcelle vivante.

On y découvre des façons très différentes de dessiner : avec le crayon, le stylo, l'énergie du soleil ou le résidu de combustion.

Des œuvres d'une figuration qu'on pourrait qualifier d'onirique et critique et l'abstraction la plus analytique comme la plus sensible.

Au croisement d'une personnalité, d'un métier et des artistes que la première et le second ont choisis dans l'époque qui est la nôtre, cette collection livre une histoire particulière et une vision sur des choix qui n'ont pas tous été publiés mais qui manifestent l'engagement du galeriste collectionneur dans le débat esthétique de notre époque, au service de la création.

Bernard Jordan accepte de prêter une belle partie de sa collection personnelle et milite ainsi, avec une artothèque comme celle d'Angers, pour la fréquentation quotidienne des œuvres et de la création d'aujourd'hui.

Pour le journal de l'exposition, il parle de quelques rencontres déterminantes et de ses choix.

Danielle Robert Guédon livre, elle, une courte fiction née de la rencontre avec une des œuvres de la collection.

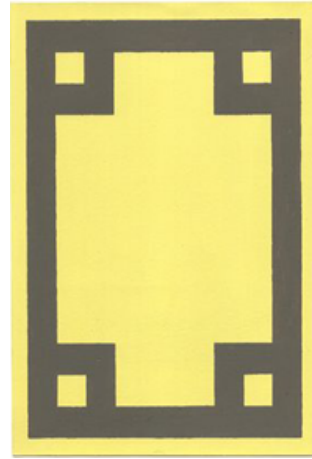
Exposition collection B Jordan

Liste des oeuvres

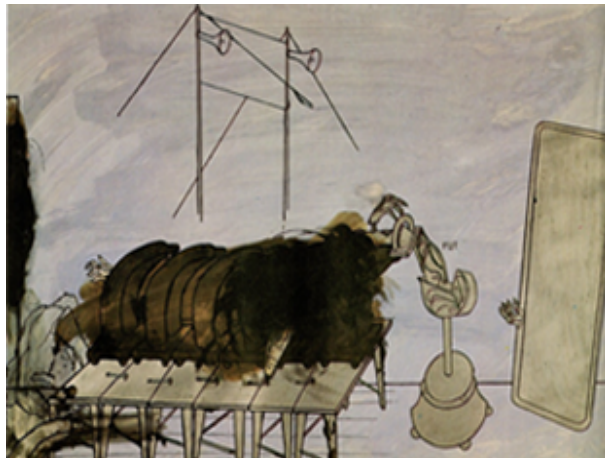
- W
7
9
- Roger Ackling** : , 1986, brûlure du soleil sur bois, 9.5x9.5x8cm
- Vincent Barré** : 9 crayons, mine de plomb, encre sur papier 1991, 29,7x21 cm
- Philippe Boutibonnes** : sans titre, env.70x50 cm
Philippe Boutibonnes : sans titre, env.70x50cm
- Gabrielle Chiari** : sans titre, 2008, aquarelle, 90x130 cm,
- Mamadou Cissé** : sans titre, 2008, feutre sur papier, 29x50 cm
Mamadou Cissé : sans titre, 2008, feutre sur papier, 29x50cm
- Philippe Compagnon** : sans titre, 1987-88, mine de plomb sur papier, 96,5x96,5cm
Philippe Compagnon : sans titre, 1987-88, mine de plomb sur papier, 96,5x96,5cm
- Christophe Cuzin** : sans titre, 1986, mine de plomb sur papier, env. 50x45 cm
Christophe Cuzin : 6 sans titre, 1989-90, acrylique bâtiment mate, 29,7x21 cm.
- Paul van der Eerden** : sans titre, n°55, 2000, crayon noir, 29,7x21cm
Paul van der Eerden : s.t. n°75, 2002, crayon noir et crayons de couleur, 21x29,7cm
Paul van der Eerden : s.t. n°86(red feet), 2003, crayon noir et crayons de couleur, 29,7x21cm
Paul van der Eerden : Points of contact 006, 2000, crayon, 29,7x21cm
Paul van der Eerden : Pink pants 005,2000, crayon noir et crayons de couleur, 42x29,7cm
Paul van der Eerden : Limited speed, 2006, crayon noir et crayons de couleur, 20x25cm
Paul van der Eerden : sans titre, 2005, crayon noir et crayons de couleur, 21x29,7cm
- Eve Gramatzki** : sans titre, 1992-28,aquarelle et mine e plomb sur papier,120x200cm
Eve Gramatzki : sans titre, 1992-29, aquarelle et mine de plomb sur papier, 120x200cm
- Bruno Gironcoli** : *Entwurf*, 1973, tempera, 62x92cm
- Alfred Kremer** : sans titre, 1962, encre de chine sur papier, 25x25cm env.
- Jean-Paul Marcheschi** : *Rose des vents*, 1984-85, mine de plomb, suie et cire, 230x250 cm, 20 feuilles 65x50 cm
- Pierre Puvis de Chavannes** : sans titre, crayon sur papier, 20x27 cm
[Portrait], 31x34 cm,
- Camille Saint-Jacques** : sans titre, 2007, aquarelle sur papier, 125x190cm
- Eric Snell** : Image of it's former self, 1989, bois brûlé sur toile, 138x112cm
Eric Snell : dessin magnétique, 1985, fil et aimants, env.300x300cm
- Pierre Tal Coat** : sans titre, non daté, lavis sur papier, 70x50cm
Sans titre, 1981, aquarelle, 25x32,5cm
- Elmar Trenkwalder** : WVZ 954, Die Autonomie des auges, 1999, crayon sur papier, 23,5x32cm,
Elmar Trenkwalder : WVZ 996, sans titre, 2000, crayon sur papier, 29x41,5cm,
Elmar Trenkwalder : WVZ 1072, 2000, crayon sur papier, 33x57cm,
Elmar trenkwalder : WVZ 85, sans titre, 2006, crayon sur papier et céramique émaillée, 61x60x6cm
Elmar Trenkwalder : WVZ 617, sans titre, 1992, crayon sur papier, 28x16,5cm
Elmar Trankwalder : WVZ 306, sans titre, 1989, crayon sur papier, 38x28cm
Elmar Trankwalder : WVZ 464, sans titre, 1990, crayon sur papier, 42,5x26,5cm



1.



2.



3.



4.



5.

1. **Mamadou Cissé**, sans titre, 2008, feutre sur papier, 29x50cm
2. **Christophe Cuzin**, sans titre, 1991, acrylique bâtiment mate, 29,7x21cm
3. **Bruno Gironcoli**, Entwurf, 1973, tempera sur papier, 62x92 cm
4. **Paul van der Eerden**, *Pink pants005*, 2000, crayon noir et crayons de couleurs, 42x29,7cm
5. **Eric Snell**, *Image of it's former self*, 1989, bois brûlé sur toile, 138x112cm

Paroles croisées



photographie Paul Jordan

Bernard Jordan : « En général, lorsque je choisis un artiste, c'est pour longtemps parce que c'est un investissement à long terme, commercialement. Car pour certains artistes j'ai dû faire quatre ou cinq expositions sans rien vendre et c'est à la cinquième que cela commence. Cela dépend du travail, ça dépend si c'est suffisant ou pas, [...] on ne sait jamais si ça va se vendre ou pas. Ce qui est évident c'est que cela finit par marcher au bout d'un moment parce que l'on arrive à convaincre les collectionneurs ou les institutions. Je dirais que ce qui fait la particularité du commerce de l'art c'est que l'on ne cherche pas un produit pour un client mais on trouve un artiste pour convaincre des clients. C'est ce qui fait la différence et la difficulté de ce métier. »

Bernard Jordan, entretien avec Sébastien Blanchot et Mathieu Portailier, École des Beaux-Arts de Rouen

Nicolas.Tourre : Comment êtes-vous entré à la galerie Jordan ?

Philippe Compagnon : Je suis arrivé en 1984 à Paris et en 1985, j'avais suffisamment de travaux à montrer. Un de mes copains travaillait dans une galerie depuis une dizaine d'années. Je suis passé le voir et je lui ai dit : « Ça serait peut-être le moment que je montre mon boulot. À qui, à ton avis ? » Il m'a donné trois noms de galeries en me disant : « Commence par celui-ci, Jordan, il est sympa, et c'est la plus petite des galeries. » Il n'avait pas encore un an d'existence. Je lui ai passé un coup de fil et je suis allé le voir avec un grand carton à dessin. Des grands formats. Il recevait beaucoup d'artistes, et il continue d'ailleurs. C'est entre autre pour ça que les artistes l'aiment bien. Il est toujours l'une des rares galeries qui regarde. Il m'a dit qu'il viendrait bien voir le reste chez moi. Il est venu le samedi suivant à 9 heures avec des croissants pour le petit déjeuner ; cela avait été une plaisanterie entre nous. À la fin de sa visite, nous avons pris le métro ensemble, et en lui posant la question : « Qui pensez-vous présenter dans la galerie ? », il m'a répondu : « Je vais présenter trois sculpteurs. » C'était Dominique Labauvie, Vincent Barré et moi. C'est comme ça que ça s'est fait. En mai 1985. Et en septembre j'ai fait ma première expo à la galerie. Et je n'ai pas encore changé de galerie.

Entretien de Nicolas Tourre avec Philippe Compagnon le 30 avril 2002, dans son atelier, au 50 de la rue Jules Ferry à Bagnolet.

Nicolas Tourre : Comment avez-vous rencontré Bernard Jordan ?

Christophe Cuzin : Bernard Jordan m'a choisi par rapport aux toiles que je faisais à l'époque (1986-1989) mais je n'ai jamais présenté ces toiles à la galerie. Il en a en stock. C'est un moment où j'ai désiré que mes peintures soient en réserve, au sens propre et figuré. Disons que la pratique du tableau a continué mais que je n'ai jamais présenté ces toiles lors d'accrochages ou alors seulement lors de projets spécifiques. En tout cas pas à la galerie.

Nicolas.Tourre : Qu'entendez-vous par « projets spécifiques » ?

Christophe .Cuzin : Dans l'exposition de 93 au Musée de Chartres, j'ai vissé toutes mes toiles ensemble pour faire une cabane. Ce n'était donc plus la toile dans son unicité d'accrochage. Par ailleurs, en 1988, j'avais réalisé des toiles que je n'ai pu exposer que cinq ans après, pour l'église de Marnans, dans l'Isère. Là, c'étaient des toiles réalisées par rapport à un lieu et dans un contexte très particulier. La première exposition que j'ai faite chez Bernard Jordan n'était donc pas un accrochage de toiles. C'était une installation avec des toiles peintes différemment de celles que je faisais précédemment, et qui n'avaient de réalité, de vie, que dans le cadre de cette installation. Elles n'étaient pas amovibles. C'est ce que j'ai essayé de tenir la plupart du temps dans mon travail : ce côté inamovible par rapport à un lieu.

Nicolas Tourre : À quel moment avez-vous décidé d'arrêter la peinture sur châssis dirigée par un cahier des charges très précis ?

Christophe Cuzin : *Je pense qu'avec un cahier des charges très précis, on inscrit une fin ou une lassitude dans ce travail. Il se trouve que le moment charnière a peut-être été l'exposition chez Bernard Jordan, parce que c'était la première galerie avec laquelle je pouvais travailler à Paris. Tout n'était pas réfléchi à ce moment-là. Quand Bernard Jordan m'a proposé d'exposer dans sa galerie, j'ai remarqué qu'elle avait, proportionnellement, beaucoup plus de fenêtres que de murs. Donc j'ai été attiré immédiatement par l'hypothèse de mettre des toiles devant les fenêtres. À l'époque, j'avais lu un texte sur le cadre doré qui, par ses volutes, était destiné à arrêter la lumière. Je me suis dit que j'aimerais bien un cadre de lumière autour des toiles. Je me suis dit qu'en posant les toiles contre les fenêtres je pourrais peut-être utiliser la lumière du jour comme cadre à mon travail. C'est pour ça que cette exposition s'appelait Contre-jour. Il y avait une espèce d'illisibilité due au fait que la lumière était beaucoup plus intense autour. C'est la configuration de la galerie qui m'a incité à aller vers un travail spécifique. Une chose que j'ai tenue, plus ou moins, depuis. Je me définis toujours comme peintre. Parce que je peins de la couleur. Mais tout mon travail repose, malgré tout, sur une interrogation du tableau ou, en tout cas, sur l'histoire de l'art du tableau*

Entretien de Nicolas Tourre avec Christophe Cuzin, le 7 mai 2002, au 230 de la rue Saint-Charles, 75015 Paris,

Les textes cités ici sont tous extraits de : **Les peintres de la galerie Bernard Jordan**, mémoire de maîtrise d'histoire de l'art de Nicolas Tourre, Université Paul Valéry-Montpellier III, 2002

Historique de la galerie Bernard Jordan

Avant la galerie

A quatorze ans, Bernard Jordan découvre la peinture au musée des Beaux-arts de Vienne en Autriche où ses parents sont installés. C'est pour lui « un des plus beaux musées du monde »
De retour à Paris, deux expositions le marquent en 1972 : Barnett Newman au Grand Palais et Gaston Chaissac au Musée d'art moderne de la ville de Paris

Il anime à cette époque un cercle d'art et organise des rencontres entre critiques et artistes à Saint Martin de Pontoise où il est élève.

Il commence ensuite des études d'histoire de l'art dont l'enseignement lui paraît vite trop scolaire. Il abandonne l'histoire de l'art au profit de l'Histoire, ce qui le conduira à enseigner pendant plusieurs années après divers « petits boulots ».

L'ouverture de la galerie

En **1984**, ce sont les premières années du ministère de Jack Lang et des années fastes pour l'art contemporain qu'accompagnent de nouvelles institutions aidées par le Ministère (FNAC, FRAC, Artothèques..) mais aussi le public !

Bernard Jordan ouvre sa galerie au **54 rue de Verneuil**, dans le septième arrondissement de Paris, à proximité de plusieurs galeries comme Maeght, Clivages et la galerie Regards de Pierre et Jacqueline Boissier qui le soutiennent.

En plein triomphe de la figuration libre, Bernard Jordan choisit de défendre des artistes abstraits comme Mathias Pérez ou Vincent Barré et Philippe Compagnon qu'il défend toujours.

Il consacre sa première exposition à des gravures de Robert Motherwell accompagnées d'un livre de Marcelyn Pleyne.

Initié à l'art contemporain par un graveur : Jean Signovert qui a appris son métier avec Fautrier et travaillé pour Poliakov et Braque, il reste fidèle à la gravure et au papier et présente régulièrement des œuvres sur papier.

Fin **1987**, la galerie déménage au premier étage d'un immeuble du **52-54 rue du Temple** dans le nouveau quartier de l'art contemporain, au large du centre Pompidou. La situation économique est bonne et Bernard Jordan est chargé de construire la collection de la banque Worms.

Il présente des artistes abstraits parmi lesquels Philippe Compagnon puis d'autres artistes qui sont toujours représentés par la galerie comme Sylvie Fanchon, Gilgian Gelzer ou Jean-François Maurige.

Avec la crise que déclenche la guerre du Golfe, la galerie perd son principal client – la banque Worms – Menacée, elle doit changer de statut et déménager à nouveau. Bernard Jordan vient de vendre une grande partie de sa collection pour sauver la galerie. Il s'associe à Martine Devarrieux (qui a racheté avec son mari le fonds de la galerie Regards) pour ouvrir en **1995** une nouvelle galerie au

5 rue Chapon, tout près d'Eric Dupont ou Philippe Casini.

Dans un quartier de petits grossistes en textiles, sacs ou jouets, c'est un espace en fond de cour et sans luxe inutile où est présentée l'œuvre de Marc Devade –« l'artiste historique de la galerie »-, au début de l'année **1997**.

Mais l'immeuble du 5 rue Chapon est mis en vente et la galerie doit de nouveau déménager. Bernard Jordan choisit de partager un espace avec Yvon Nouzille (galerie le Sous-sol) et Isabelle Suret (galerie Anton Weller), **rue de Bretagne, de septembre 2002 à septembre 2004.** L'Autrichien Elmar Trenkwalder fait sa première exposition dans ce lieu. Bernard l'exposera une seconde fois à la même adresse.

Deux ans plus tard après la vente de l'espace d'Isabelle Suret, cassée pour vice de forme, Bernard Jordan ferme la galerie. Il a commencé à beaucoup voyager. Il cherche un local plus petit à Paris et envisage une seconde implantation dans un pays germanophone dont il maîtrise parfaitement la langue.

Pendant deux ans, il travaille ailleurs, continue d'accompagner les artistes de la galerie dans des institutions et d'autres lieux.

En 2005, Christophe Cuzin reconstruit la galerie au théâtre d'Orléans mais elle ne rouvre que le **7 octobre 2006** au **77 rue Charlot**. L'espace est petit mais présente quelques nouveaux artistes comme Nina Childress –première peinture figurative à la galerie- ou le sculpteur allemand Michael Kienzer, ce printemps 2008-04-08

Cette exposition préfigure **l'ouverture d'une seconde galerie à Zurich**, dans la Zwinglistrasse, le **19 avril 2008**

et celle, **début mai**, d'un **troisième espace à Berlin**, dédié cette fois à **l'édition et aux œuvres sur papier**, en collaboration avec la fille du grand éditeur et sérigraphe parisien Eric Seydoux.

Danielle Robert-Guédon

Née en 1954 à Nantes, vit et travaille à Nantes.



Photo Magdi Senadji

Publications :

Le désespoir du singe, éditions Balland, 1997

Le grand abattoir, éditions Balland, 1999

Déposition, photographies de Magdi Senadji, éditions Filigranes/A Une Soie, 2000

Je reçois, éditions Balland, 2002

Mariages, éditions Frac Bretagne, 2003

Les Vivants, les morts et les marins, éditions Joca Seria, 2005

Comodore, des photos de Jérôme Sevrette, éd. Swarm records, (à paraître durant l'été 2008).